



HAL
open science

Le motif dans le tapis, ou l'éternel retour du préconstruit

Raphaël Luis

► **To cite this version:**

Raphaël Luis. Le motif dans le tapis, ou l'éternel retour du préconstruit. Agathe Mezzadri; Solène Thomas; Raphaël Luis; Florent Bréchet; Sabrina Giai-Duganera. Le Préconstruit. Approche pluridisciplinaire, Rencontres (292), Classiques Garnier, pp.231-239, 2017. hal-03539177

HAL Id: hal-03539177

<https://hal.science/hal-03539177>

Submitted on 21 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE MOTIF DANS LE TAPIS, OU L'ÉTERNEL RETOUR DU PRECONSTRUIT

RAPHAËL LUIS (CERCC – ENS DE LYON)

Peut-on arriver au terme d'une réflexion critique sur le préconstruit ? On ne peut guère conclure sur un tel sujet sans courir le risque d'adopter les vues simplificatrices du sujet que l'on souhaitait étudier : la convention, la présupposition culturelle, les évidences théoriques. Analyser le préconstruit signifie en effet également s'interroger sur ce qui détermine la pratique scientifique elle-même, au sens d'une activité critique capable de se questionner sur ses propres fondements. Est-il vraiment possible, pour le dire autrement, d'étudier le préconstruit sans en être victime ? De trouver une méthode scientifique qui, sans forcément y échapper entièrement, en ait une conscience assez forte pour savoir s'en émanciper en partie ? La question, que toutes les contributions de cet ouvrage ont, de près ou de loin, approchée, a tout du puits sans fond. C'est pourquoi nous nous proposons, en guise de conclusion, de l'approcher par un autre biais, en présentant une métaphore de la manière dont le préconstruit peut fonctionner dans le débat scientifique, à la fois comme un repoussoir et comme un impensé. Nous nous situerons pour cela dans le cadre d'une révolution méthodologique et disciplinaire en cours depuis une vingtaine d'années, celle du tournant global des sciences humaines et sociales.

Pascale Casanova ouvre sa *République mondiale des lettres*, qui fit grand bruit à sa parution en 1999, par une image célèbre : celle du « motif dans le tapis », énigme proposée par Henry James aux critiques littéraires dans la nouvelle du même nom, en 1896¹. James, on le sait, y met en scène le dialogue entre un critique, persuadé d'avoir brillamment interprété un roman, et l'auteur de ce roman, qui lui rétorque que le propos central lui a, malgré toute sa compétence herméneutique, totalement échappé. Aux hypothèses proposées par le critique – ésotériques, philosophiques, formalistes – l'écrivain répond invariablement par la même énigme : il y a dans son texte un motif « aussi concret qu'un oiseau dans une cage, qu'un appât sur un hameçon, qu'un morceau de fromage sur une souricière² », « quelque chose qui a à voir avec le plan original, comme un motif complexe dans un tapis persan³ ». Insistant sur le fait que ce motif n'est absolument pas

¹ CASANOVA, Pascale, *La République mondiale des lettres*, Paris, Éditions du Seuil, 2008, p. 17-23.

² JAMES, Henry, *Le Motif dans le tapis*, trad. E. Vialleton, Arles, Actes Sud, 1997, p. 26.

³ *Ibid.*, p. 34.

caché, l'écrivain affirme qu'il n'y a là qu'une question de point de vue. Le critique n'a tout simplement jamais eu le recul nécessaire pour voir la bonne combinaison des figures, cherchant toujours ailleurs ce qui est sous ses yeux.

S'emparant, comme tant d'autres critiques avant elle, du mystère habilement tissé par James, Pascale Casanova en fait la métaphore d'une remise en cause de la méthode même du commentaire littéraire. « Critique de la critique et de ses présupposés ordinaires, *Le Motif dans le tapis* invite à repenser toute la question de la perspective critique et des fondements esthétiques sur lesquels elle repose », affirme-t-elle ainsi ; le texte de James serait une manière de « mettre en cause la nature des questions que [le critique] pose aux textes », de « modifier le préjugé majeur qui est cela même qui l'aveugle⁴ ». Ce préjugé – déclinaison axiologique du préconstruit – n'est autre que l'idée que le texte ne compte que pour soi, hors d'un espace littéraire mondial qui, pourtant, fixe des règles et influe sur toute production littéraire :

Changer le point de vue sur l'œuvre (sur le tapis) suppose de modifier le point à partir duquel on l'observe. C'est pourquoi, pour prolonger la métaphore de Henry James, « la superbe complexité » de l'œuvre mystérieuse pourrait trouver son principe dans la totalité, invisible et pourtant offerte, de tous les textes littéraires à travers et contre lesquels elle a pu se construire et exister, et dont chaque livre apparaissant dans le monde serait un des éléments [...]. Chaque œuvre, comme « motif », ne pourrait donc être déchiffrée qu'à partir de l'ensemble de la composition, elle ne jaillirait dans sa cohérence retrouvée qu'en lien avec tout l'univers littéraire⁵.

Recomposer ce motif signifiera donc, pour Casanova, étudier l'organisation de l'espace littéraire mondial, ses croyances, ses luttes d'influence et ses valeurs sous-jacentes ; de faire, en somme, une description sociologique de ce gigantesque ensemble qu'est la littérature mondiale.

La stratégie argumentative de Pascale Casanova n'a, en soi, rien de foncièrement original. Toute thèse scientifique se doit, dans ses propos introductifs, de présenter la nouveauté de son projet et de se situer en opposition à une autre méthode, ou à une autre interprétation de son objet d'étude. Il est frappant, néanmoins, de remarquer que la métaphore de James lui permet d'aller bien plus loin : il ne s'agit pas seulement de prendre position vis-à-vis d'autres postures critiques, mais bien d'effacer celles-ci. Découvrir « un monde secret », « changer la vision de la critique ordinaire », « décrire un univers que les écrivains eux-mêmes ont toujours ignoré en tant que tel », « éclairer de façon inédite et souvent radicalement neuve les œuvres les plus commentées », « dissoudre l'antinomie réputée indépassable entre la critique interne et la critique externe⁶ ». ... On ne saurait plus clairement exprimer le désir de reprendre à zéro ce que la critique

⁴ CASANOVA, Pascale, *La République mondiale des lettres*, op. cit., p. 18-19.

⁵ *Ibid.*, p. 20.

⁶ *Ibid.*, p. 20 et 21.

pense pouvoir dire d'un texte, de faire advenir une pensée absolument nouvelle du monde littéraire. Bien que toujours présentée avec les précautions oratoires d'usage, l'ambition de *La République mondiale des lettres* – qui a fait, au demeurant, son succès, et assuré son importance scientifique – est claire : éliminer toutes les préconstructions fautives, et reconstruire un regard neuf sur la littérature. On remarquera que la cible de ce discours n'est pas identifiée historiquement ou bibliographiquement : elle est désignée comme une évidence, dont l'origine s'est perdue mais qui continue à définir inconsciemment tout notre rapport aux textes. Le « motif dans le tapis », ainsi utilisé, devient une vraie machine de guerre contre les préconstruits critiques qui, focalisés sur des détails insignifiants du tapis, auraient toujours empêché d'en voir la construction d'ensemble.

Changer de point de vue : à l'image de ce que propose Pascale Casanova, les sciences sociales dans leur ensemble rêvent de leur propre révolution copernicienne ; non seulement se défaire des préconstruits qui entravent leur compréhension du monde, pour envisager leur objet d'étude avec un regard neuf, indépendant des vieilles pesanteurs méthodologiques, mais fonder un discours scientifique ouvert, sans préconstructions nationales, politiques ou culturelles. Sociologues, anthropologues, historiens, géographes ou littéraires, face à la transformation spatiale du monde, cherchent à reconfigurer leur pratique en adoptant une perspective globale et, souvent, interdisciplinaire⁷. Les méthodes adoptées pour ce faire sont fort différentes et même, dans certains cas, contradictoires. Mais leur point commun incontestable est que le préconstruit y est associé à l'aveuglement, à une manière de faire obstruction au regard que la science devrait porter sur le monde. À l'image de la physique moderne capable, grâce aux théories de la relativité, de dépasser ses préjugés empiriques sur l'espace et le temps, les sciences sociales cherchent à se débarrasser des oripeaux qui les empêchent de penser correctement le monde : les préconstructions nationales, politiques, culturelles, ces « communautés imaginaires », pour reprendre le terme de Benedict Anderson⁸, qui déforment l'apparence réelle du tapis. Franco Moretti affirmant que l'unique but de la littérature mondiale est d'« être une épine dans le pied, un défi intellectuel permanent pour les littératures nationales – particulièrement la littérature locale⁹ », Romain Bertrand défendant l'idée d'une « histoire à parts égales¹⁰ », Kostas Axelos, l'un des premiers philosophes du global, appelant à une pensée planétaire « résolument critique », qui « serait *questionnante*, mettant tout et elle-même en jeu et en question » et « planerait au-dessus de

⁷ Nous renvoyons ici à CAILLE, Alain et DUFOIX, Stéphane (dir.), *Le tournant global des sciences humaines*, Paris, La Découverte, 2013, ouvrage présentant de manière très complète ce tournant scientifique.

⁸ ANDERSON, Benedict, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres/New York, Verso, 1991.

⁹ MORETTI, Franco, *Distant Reading*, Londres/ New York, Verso, 2013, p. 62. Nous traduisons.

¹⁰ BERTRAND, Romain, *L'histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident (XVI^e-XVII^e siècle)*, Paris, Seuil, 2011.

toutes les armatures et de tous les montages que s'offre le monde¹¹ » : c'est bien à une recomposition du champ scientifique qu'aspirent tous les tenants du tournant global, par le décloisonnement des disciplines et la mise en question constante des jugements critiques précédents. Il y a, dans cette exigence sans cesse réaffirmée, quelque chose de l'injonction morale, comme l'a bien remarqué l'historien Patrick Boucheron au sujet de sa discipline :

La *World History* serait donc l'histoire dont le monde a besoin aujourd'hui – un monde plus ouvert et plus tolérant que les historiens doivent contribuer à rendre plus habitable. S'ils ne le font pas, s'ils négligent de se donner la globalisation comme horizon et comme espérance en s'obstinant à ouvrir leurs petites vieilleries surannées – disons, les histoires nationales – alors doivent-ils au moins expliquer pourquoi [...]. Aussi doit-on prendre garde à ce que l'histoire connectée n'apparaisse pas désormais comme une obligation morale à des chercheurs qui devraient s'excuser de ne pas pratiquer l'histoire à parts égales, par manque de sources ou de compétences¹².

Pour reprendre la terminologie proposée par Laurence Kaufmann dans cet ouvrage, le *global turn* est à comprendre comme une attaque radicale à l'encontre des préconstruits citationnels, ces propositions dont l'origine est rapportée à une source, tout en étant présentées comme des évidences partagées. Il faut, en somme, d'abord exhiber les préconstruits, puis, dans une sorte de retournement dialectique, les considérer comme des objets d'étude porteurs de représentations qu'on ne saurait accepter comme telles. D'où la récurrence, particulièrement chez les littéraires et les historiens, du recours au motif braudélien du promontoire : de là, la science peut surplomber tous les préconstruits, voir apparaître le tapis dans son entièreté. Les articles précédents ont montré que la notion de préconstruit était souvent associée à son opposé, le rêve de la page blanche à partir de laquelle recréer une nouvelle appréhension du monde. En réalité, il ne s'agit pas tant d'un retour à l'origine, qui supposerait un effacement total, que d'une volonté de contempler et de comprendre un processus, en prenant son autonomie par rapport à tout ce qui a dirigé ce processus. Si ce discours global est une vraie révolution, « sans doute la première qu'aient véritablement connue les sciences sociales », c'est, comme l'a montré Stéphane Dufoix, parce qu'il ne crée pas tant une rupture totale qu'il cherche à réorganiser la description du monde dans un temps long¹³.

Qu'en est-il de la portée réelle de ces thèses ? Si la physique est capable de faire des expériences pour prouver la courbure de l'espace-temps, et donc étayer la proposition

¹¹ AXELOS, Kostas, *Vers la pensée planétaire*, Paris, Éditions de Minuit, 1964, p. 45-46.

¹² BOUCHERON, Patrick, « L'entretien du monde », *Pour une histoire-monde*, Patrick Boucheron et Nicolas Delalande (dir.), Paris, PUF, 2013, p. 13-14.

¹³ DUFOIX, Stéphane, « Les naissances académiques du global », *Le tournant global des sciences humaines*, Alain Caillé et Stéphane Dufoix (dir.), *op. cit.*, p. 39.

einsteinienne de la relativité générale, surplomber les préconstruits des sciences sociales est loin d'être une évidence. *La République mondiale des lettres* en offre un exemple probant. Il n'est pas le lieu, ici, d'entrer avec précision dans le détail des problèmes que soulève le texte de Pascale Casanova. Il est néanmoins très clair que cette dernière, dans sa volonté de se soustraire aux préconstruits critiques, retombe, sans doute inconsciemment, dans d'autres préconstructions. On ne donnera ici qu'un exemple, particulièrement parlant. Dans le chapitre 5 de la première partie de son ouvrage, intitulé « De l'internationalisme littéraire à la mondialisation commerciale », Casanova discrédite toute forme appartenant de près ou de loin à la littérature de genre, vouée aux gémonies de la *world fiction* par le biais d'affirmations clairement contestables¹⁴. Apparaît ici un des points aveugles du raisonnement de *La République mondiale des lettres* : sa position de surplomb est grevée par la définition implicite d'un canon d'œuvres, sans autre critère qu'un goût personnel. Jérôme David a fait part de sa perplexité devant cette manière d'exclure du canon de réflexion ce qui ne correspond pas aux critères de définition d'une littérature exigeante et sérieuse :

Ces anathèmes remplacent l'analyse critique. Ils condamnent une partie de la « littérature mondiale » au lieu de la prendre pour objet, que la « littérature mondiale » corresponde d'ailleurs à un canon, à une croyance ou à une structure objective. Ils témoignent de ce que le modèle sociologique n'accueille pas avec le même degré de « rupture épistémologique » les œuvres qui sont conformes au goût spontané du sociologue et celles qui ne le sont pas¹⁵.

David montre bien à quel point le raisonnement de Casanova postule des normes littéraires relevant presque du réflexe, ainsi que de la formation bourdieusienne de l'auteur, de sorte que « l'universalité sociologique surimpose en filigrane sa propre littérature mondiale à celle qu'elle prend pour objet¹⁶ ». En d'autres termes, l'ouvrage, qui croyait à sa propre indépendance vis-à-vis des préconstruits critiques de la littérature, ne fait que remplacer ces préconstruits par d'autres, venus en l'occurrence de la sociologie. La « rupture épistémologique », pour reprendre l'expression utilisée par Jérôme David est donc, en définitive, une illusion : voulant échapper au préconstruit, la réflexion théorique ne fait que déplacer le problème dans un autre domaine, se montrant ainsi incapable d'adopter une position de surplomb total. Chassé par la porte, le préconstruit revient par la fenêtre.

Il faut reconnaître à Pascale Casanova une grande lucidité par rapport aux limites de sa théorie. Dans une préface à l'édition corrigée de 2008, elle dit avoir pris conscience, grâce aux réactions de lecteurs étrangers, de certaines des préconstructions qui restaient attachées à sa

¹⁴ Il est difficile d'accepter, par exemple, un jugement aussi définitif que celui faisant du roman d'aventures « une version occidentale du roman néo-colonial » (CASANOVA, Pascale, *La République mondiale des lettres*, *op. cit.*, p. 248).

¹⁵ DAVID, Jérôme, *Spectres de Goethe*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Les Prairies Ordinaires », p. 251-252.

¹⁶ *Ibid.*, p. 250.

réflexion, malgré son désir de s'en défaire. « Je me rends compte aujourd'hui », écrit-elle, « que j'étais – comment aurais-je pu prétendre y échapper ? – un pur produit de la structure que j'avais décrite¹⁷ ». Décrire le tapis, puis s'apercevoir que l'on en fait soi-même partie, et qu'il est donc impossible de le voir en entier : voilà l'expérience que la préface, avec beaucoup d'honnêteté, nous donne à voir. La comparaison d'Henry James porte en soi ce paradoxe, qui vient du fait qu'affirmer la nullité du préconstruit se fait inévitablement à partir d'un lieu habité par le préconstruit. L'incroyable diversité des interprétations du *Motif dans le tapis* en atteste. Philippe Sollers, en 1968, commentait ainsi la proposition de James :

Le secret du texte, de tout texte, est donc de changer son lecteur en figure du secret. Finalement, la solution du problème qui nous est exposé n'est pas autre chose que l'exposition même de ce problème, et la résolution n'intervient que lorsque, nous reconnaissant comme cette figure, nous passons ainsi dans le tapis du texte pour en devenir l'image...¹⁸

« Il faut comprendre », explique Jean Bessière en citant ce passage, « que le lecteur ne lit que la lettre du texte — une lettre qui est aussi concrète que “l'oiseau dans la cage”, qui est une citation de James¹⁹ ». Pour le dire autrement, le motif à découvrir n'est autre que l'idée structuraliste que le texte n'existe que comme langage, et qu'il ne parle que de lui-même. Soit l'exact contraire de l'interprétation de Pascale Casanova, qui voyait au contraire le tapis comme l'image de tout ce qui n'est pas le texte ! D'une théorie à l'autre, le même texte se voit assigner une signification entièrement différente.

Précisons à nouveau que *La République mondiale des lettres* n'est ici utilisé qu'à titre d'exemple d'un fonctionnement discursif, et non dans l'optique d'une remise en question de son projet ou de ses conclusions. Ses paradoxes et ses contradictions sont révélateurs de la tendance de ce tournant global à exhiber sa conscience aiguë des préconstruits antérieurs, sans avoir toujours une appréhension très claire de ceux qui le retiennent encore. Citons à nouveau Patrick Boucheron, et sa mise en garde contre tout ce qu'une approche globale peut contenir de préconstructions problématiques :

Orientant de manière univoque le grand récit de l'ouverture du monde en ne choisissant de s'intéresser qu'aux échanges et aux connections, on risque de produire un discours qui apparaîtra sans doute aux historiens futurs aussi idéologique (car aussi téléologique) que celui de l'invention des traditions nationales destinées à fortifier l'esprit patriotique – ou de la défense et illustration d'une histoire européenne propre

¹⁷ CASANOVA, Pascale, *La République mondiale des lettres*, op. cit., p. 17.

¹⁸ SOLLERS, Philippe, *Logiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1968, p. 121.

¹⁹ BESSIERE, Jean, « L'Énigmatisme de Henry James, en passant par la réception française de son œuvre », *E-rea* [En ligne], 3.2 | 2005, consulté le 28 décembre 2015. URL : <http://erea.revues.org/554>

à construire le sentiment d'appartenance communautaire²⁰.

La multiplication des parutions scientifiques questionnant les réussites et les limites du tournant global prouve que le monde universitaire est parfaitement conscient de toutes les interrogations que soulève cette profonde mutation méthodologique. L'espoir que cette dernière soulève n'en reste pas moins extrêmement fort, à l'image d'Alain Caillé concluant une vaste étude du phénomène par l'appel à la création d'« une discipline à la fois plus générale et plus réflexive, qui fera(it) apparaître les disciplines existantes comme autant de cas particuliers et locaux d'un savoir plus global²¹ ». Le rêve d'une « méta-discipline », donc, trouvant son autonomie vis-à-vis des découpages classiques, de ces préconstructions qui freinent le progrès de la recherche. C'est le champ scientifique dans son ensemble qui, bousculé par ces nouvelles pratiques, se retrouve accusé de transmettre un préconstruit disciplinaire devenu anachronique. En ce sens, la métaphore du motif dans le tapis est la plus efficace qui soit pour désigner ce mode de raisonnement méthodologique. Par l'absence de résolution de l'analogie qui la fonde, elle offre un parfait modèle pour justifier le changement total de perspective, l'évacuation du préconstruit par la découverte jusqu'alors avortée du fameux motif. Elle est, en quelque sorte, à disposition de celui qui veut mettre en valeur la nouveauté absolue de son approche. Bien que concernant initialement la littérature, elle a aussi la souplesse nécessaire pour s'adapter à d'autres types de disciplines, sa dimension spatiale s'accordant parfaitement bien, dans le cas qui nous intéresse, à l'idée d'une globalisation des enjeux scientifiques à l'échelle mondiale. Mais le motif dans le tapis est aussi une image de l'illusion : la création de James nous dit très clairement qu'il n'est pas possible de sortir du tapis que l'on croit surplomber, puisque nous en faisons nous-mêmes partie. C'est donc à un double mouvement que l'on peut rattacher la métaphore : d'une part, la nécessité, dans le discours scientifique, de justifier un changement de paradigme, en mettant en question tout ce qui relevait de l'évidence silencieuse ; d'autre part, les limites de ce changement, qui ne fait qu'opérer un déplacement dans le tapis, observer ce dernier d'une autre façon. Le tapis de James est tissé de préconstruits : certains nous apparaissent, jusqu'à ce que l'on s'aperçoive que d'autres y sont encore dissimulés. Cet ouvrage, en ce sens, n'est qu'une version parmi d'autres du tapis, dont bien des aspects restent à décrire.

²⁰ BOUCHERON, Patrick, « L'entretien du monde », *op. cit.*, p. 16.

²¹ CAILLÉ, Alain, « L'effet méta-disciplinaire du tournant global en science sociale. Décomposition et recomposition des disciplines », *Le tournant global des sciences humaines*, Alain Caillé et Stéphane Dufoix (dir.), *op. cit.*, p. 421-422.